

La fenêtre ouverte

– Ma tante descend tout de suite, Mr Nuttel, dit une jeune demoiselle de quinze ans parfaitement maîtresse d'elle-même; en attendant vous devez vous contenter de moi.

Framton Nuttel cherchait ce qui pourrait bien flatter la nièce du moment présent sans discréditer indûment la tante du moment à venir. Personnellement il doutait plus que jamais de l'intérêt que pouvaient présenter ces visites protocolaires à une série de parfaits étrangers en vue de la cure de repos qu'il était censé entreprendre.

« Je vois d'ici le tableau, lui avait dit sa sœur, alors qu'il se préparait à émigrer vers cette retraite bucolique. Tu vas t'enterrer sans parler à âme qui vive, et tes nerfs seront encore plus délabrés qu'ils ne le sont maintenant à force de broyer du noir. Je vais te donner des lettres d'introduction pour tous les gens que je connais là-bas. Il y en avait quelques-uns de tout à fait charmants, si je me souviens bien. »

Framton se demanda si Mrs Sappleton, la dame à laquelle il venait de présenter l'une de ces lettres d'introduction, entraînait dans cette catégorie.

– Connaissez-vous beaucoup de monde ici? lui demanda sa nièce quand elle eut estimé que la communion silencieuse qui s'était installée entre eux avait suffisamment duré.

– Personne pour ainsi dire, répondit Framton. Ma sœur a séjourné ici, au presbytère, il y a quatre ans, et elle m'a remis des lettres d'introduction pour un certain nombre de personnes.

Il prononça cette dernière phrase avec une indiscutable nuance de regret.

– Alors vous ne savez pratiquement rien de ma tante? reprit la jeune demoiselle de son ton parfaitement assuré.

– Seulement son nom et son adresse, admit le visiteur, qui se demanda si Mrs Sappleton était veuve ou mariée. Il y avait un je ne sais quoi d'indéfinissable dans la pièce qui semblait suggérer une présence masculine.

– La grande tragédie qui l'a frappée s'est produite il y a juste trois ans, dit la jeune fille. C'était après le séjour de votre sœur, qui n'en a donc rien su.

– Tragédie? Quelle tragédie? fit Framton interloqué. Il avait peine à associer la notion de tragédie avec cet environnement agreste et reposant.

– Vous vous demandez peut-être pourquoi nous laissons cette fenêtre grande ouverte par une après-midi d'octobre, dit la nièce en désignant une porte-fenêtre qui donnait sur une pelouse.

– Il fait très doux pour la saison, dit Framton; cette fenêtre aurait-elle quelque chose à voir avec la tragédie?

– C'est par cette porte-fenêtre que voilà trois ans, jour pour jour, son mari et ses deux jeunes frères sont partis chasser et ne sont jamais revenus. En traversant le marais pour rejoindre leur emplacement favori, ils se sont tous les trois enlisés dans une fondrière. L'été avait été effroyablement pluvieux, si vous vous en souvenez, et des endroits qui ne présentaient normalement aucun danger, cédaient soudain sous les pas sans crier gare. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés. C'est ce qu'il y a de plus affreux dans cette histoire. (A ce moment la voix de la fillette perdit un peu de son calme et de son assurance pour se faire frémissante et humaine). Ma pauvre tante pense qu'un jour ils reviendront avec le petit épagneul beige qui les accompagnait et qui se perdit avec eux, et qu'ils rentreront par cette porte-fenêtre comme ils en avaient l'habitude. C'est pourquoi cette fenêtre reste ouverte tous les soirs jusqu'à la tombée de la nuit. Cette pauvre tante m'a souvent raconté comment ils étaient partis, son mari avec son imperméable blanc sur le bras, et Ronnie, son plus jeune frère, qui chantonnait « Bertie, pourquoi sautes-tu? » comme il le faisait chaque fois qu'il voulait la taquiner, car il savait que cette chanson lui allait sur les nerfs. Eh bien, certains soirs paisibles comme celui-ci, j'ai parfois le sentiment étrange qu'ils vont tous rentrer par cette fenêtre...

Elle s'interrompt en frissonnant légèrement. Et Framton fut soulagé de voir sa tante entrer en coup de vent dans la pièce en s'excusant mille fois de l'avoir fait attendre.

– J'espère que Vera a su vous divertir, dit-elle.

– Elle s'est montrée des plus intéressantes, répondit Framton.

– J'espère que cette fenêtre ouverte ne vous incommode pas, reprit Mrs Sappleton; mon mari et mes frères vont bientôt rentrer de la chasse et c'est toujours par là qu'ils passent. Ils sont allés tirer le canard dans les marais, et je n'ose pas penser à ce qui va arriver à mes pauvres tapis. Ah, les hommes, ils sont bien tous pareils.

Elle continua à parler avec insouciance de la chasse, de la rareté des canards et des perspectives qui s'offraient pour l'hiver. Framton s'efforça désespérément de détourner la conversation vers un sujet moins macabre, conscient qu'il était du fait que son hôtesse ne lui accordait qu'une faible partie de son attention, et qu'elle laissait errer

continuellement ses yeux vers la fenêtre ouverte sur la pelouse. Par quelle étrange coïncidence avait-il justement choisi ce tragique anniversaire pour effectuer sa visite ?

— Les médecins s'entendent pour me prescrire un repos complet tant sur le plan physique que sur le plan émotionnel, annonça Framton, qui était victime de l'illusion largement répandue selon laquelle de parfaits étrangers seraient avides de connaître dans leurs moindres détails nos maladies et nos infirmités, leur cause et leur traitement. C'est plutôt sur la question du traitement que leurs avis divergent, ajouta-t-il.

— Vraiment ? fit Mrs Sappleton entre deux bâillements mais dont l'attention parut brusquement se réveiller.

— Ah les voilà enfin ! s'écria-t-elle. Juste à temps pour le thé et crottés comme ce n'est pas possible !

Framton eut un léger frisson et tourna vers la nièce un regard chargé de compassion. La fillette fixait sur la porte-fenêtre des yeux agrandis par l'horreur. Saisi à son tour d'une terreur indicible, Framton pivota sur sa chaise et regarda dans la même direction.

Dans le jour qui faiblissait trois personnages traversaient la pelouse en direction de la porte-fenêtre. Ils tenaient tous un fusil sous le bras, et l'un d'eux portait en outre sur l'épaule gauche un imperméable blanc. Un épagneul beige trottait passivement sur leurs talons. Ils s'approchèrent silencieusement de la maison, puis une voix jeune et un peu rauque se mit à chantonner dans la pénombre : « Dis donc, Bertie, pourquoi sautes-tu ? »

Framton empoigna précipitamment sa canne et son chapeau, puis franchit sans même les voir la porte du vestibule et la grille du jardin. Un cycliste qui déboulait sur la route dut bifurquer sur la haie pour éviter une collision.

— Nous voilà, ma chérie, dit l'homme à l'imperméable blanc en entrant par la porte-fenêtre, crottés comme tu le vois, mais pas trop trempés. Quel est cet individu qui a filé comme l'éclair en nous apercevant ?

— Un type tout à fait extraordinaire, un certain Mr Nuttel, qui ne m'a entretenue que de maladie pendant les brefs moments où j'ai eu l'occasion de lui parler, et qui a déguerpi comme un malotru sans dire au revoir ou s'excuser au moment où vous êtes arrivés. On aurait dit qu'il avait vu un fantôme.

— Ce devait être l'épagneul, expliqua calmement la nièce : il m'a dit qu'il avait horreur des chiens. Il a été poursuivi un jour dans un cimetière quelque part sur les rives du Gange par une meute de chiens

affamés et a dû passer la nuit dans une tombe fraîchement creusée
tandis que ces affreuses bêtes hurlaient à la mort au-dessus de sa tête.
Vous comprendrez qu'il y a de quoi vous ébranler les nerfs.

Elle avait le génie de l'improvisation romanesque.